

ANDREÏ KOURKOV

Le cœur de Kiev



Le grand feuilleton
continue...



« Poutine n'arrêtera jamais »

ANDRÉI KOURKOV

L'écrivain ukrainien le plus connu dans le monde, auteur du "Cœur de Kiev" (Liana Levi), pose son regard sur plus de 600 jours de guerre avec la Russie.

Votre nouveau roman, *Le Cœur de Kiev* (Liana Levi) débute en 1919, l'Ukraine est envahie. L'histoire est un éternel recommencement...

Oui, entre 1917 et 1921, la fédération russe a essayé d'occuper toute l'Ukraine. Les bolcheviques utilisaient la même violence et ont agressé Kiev du côté nord-est, en février là aussi. Il y a beaucoup de parallèles avec ce que nous vivons.

L'espoir d'indépendance est alors entravé par les divisions ukrainiennes. N'est-ce pas l'une des clés aujourd'hui de la résistance face à l'envahisseur russe ? La nation semble fait corps autour de Zelensky.

C'est la leçon qu'on peut en tirer, la société ukrainienne doit être consolidée. Entre 1918 et 1921, il y avait une hiérarchie des classes à Kiev et les gens n'étaient pas unis face aux agresseurs, des armées se battaient les unes contre les autres, les politiciens n'étaient pas d'accord et ce sont eux qui rendaient l'Ukraine si faible face à l'armée russe. Aujourd'hui la société ukrainienne est plutôt homogène, pratiquement tous les Ukrainiens se sont unis face à l'ennemi commun.

Les divisions politiques feront leur retour après la guerre.

Ce conflit fait-il émerger, cependant, des fractures ?

La société ukrainienne est plus radicalisée aujourd'hui et certaines minorités le sont davantage encore. Il y a des débats, une fracture, avec les intellectuels russophones. Mais, en dehors de cela, il n'y a pas de problème.

Que vous inspire ce rejet de la culture russophone ?

Je l'accepte, j'ai été agressé récemment sur Facebook parce que j'étais prêt à dialoguer publiquement avec une journaliste américaine d'origine soviétique. Pour la majorité des Ukrainiens, aujourd'hui, la langue russe est celle de l'ennemi, même si 30 à 40 % des Ukrainiens la parlaient encore avant l'invasion. La majorité des librairies ne veulent plus vendre de livres en russe, je peux le comprendre, il y a aussi une guerre intellectuelle.

Après *Journal d'une invasion* (Éditions Noir sur blanc), relatant sept mois de guerre, poursuivez-vous votre récit de la guerre ?

Oui, j'écris chaque jour et je prépare le deuxième volume qui doit

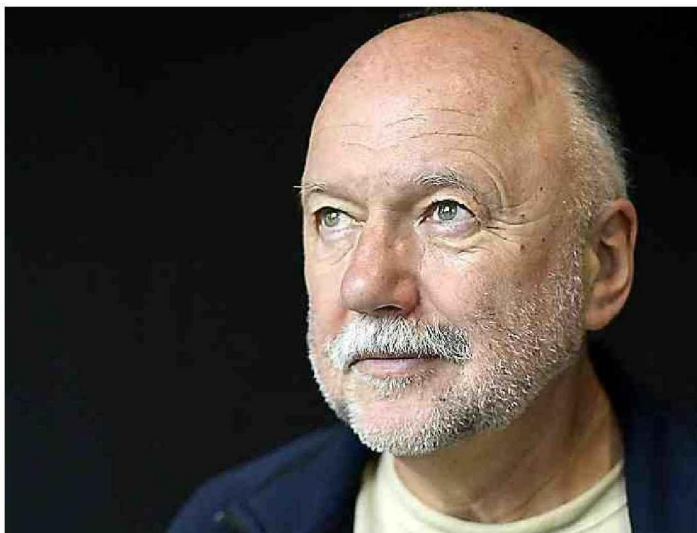
paraître au printemps. Les gens se sont habitués aujourd'hui à l'idée que la guerre va durer encore des mois, la société est marquée et, dans le même temps, beaucoup essaient de vivre de la même manière qu'avant. C'est-à-dire que s'il n'y a pas d'alerte aérienne, les gens vont au cinéma, au théâtre. Les cafés, les restaurants sont complets, la vie culturelle est très active, on vient d'organiser le salon du livre de Lviv, avec des invités internationaux. Mais les missiles russes peuvent aussi tout interrompre à tout moment, on cohabite avec la guerre.

Cette guerre, les Ukrainiens ne l'ont pas vue arriver, en janvier 2022, Volodymyr Zelensky partait faire du ski dans les Carpates, relatez-vous. Tout a basculé le 24 février. Quelle image en gardez-vous ?

On était à Kiev avec ma femme. À 5 h du matin, on a été réveillés par des explosions derrière la fenêtre. Au petit matin, on est partis pour Lviv pour retrouver nos enfants chez des amis et à partir du début du mois de mars on les a déplacés dans l'Ouest de l'Ukraine pour quelques mois. Aujourd'hui, ma famille vit à Kiev.

Quels sentiments traversent la population après plus de 600 jours de guerre ?

80 % des Ukrainiens ne sont pas prêts à chercher un compromis avec la Russie. Il est clair, pour



Andreï Kourkov, écrivain russophone traduit en plus de 30 langues. MAXPPP

eux, que la Russie ne négociera que si l'Ukraine accepte l'annexion de la Crimée et des autres territoires et qu'une telle paix ne durerait pas longtemps parce que les Russes finiront par revenir avec leur armée pour prendre davantage. Il n'y a donc pas d'autres solutions que d'essayer de libérer les territoires occupés, même si la Russie continue à bombarder l'Ukraine depuis son territoire.

Savez-vous quel est l'état d'esprit des soldats ?

Je suis ce que disent les soldats sur Facebook, sur YouTube. Dans les premiers six, sept mois, il y avait encore beaucoup d'humour. Aujourd'hui, je ne vois plus de blagues. Tout est beaucoup plus grave. C'est une guerre très intensive, avec de nombreux

morts des deux côtés. Beaucoup d'avocats internationaux travaillent, parallèlement, avec des soldats ukrainiens sur l'enregistrement des crimes de guerre. 105 000 ont été recensés, mais aussi des milliers de crimes écologiques comme la destruction de la mer artificielle près de Kakhovka.

Les difficultés rencontrées par Kiev dans sa contre-offensive vous inquiètent ?

Non, mais les pays occidentaux ont été très lents avec les aides militaires et l'Ukraine n'avait pas les armes, les munitions, pour se lancer contre les Russes avant que les fortifications ne soient construites. Ils en ont déjà érigé sur plus de 1 000 kilomètres dans le Donbass, cela va être difficile. S'il y a une pause dans les activi-

tés militaires, la Russie va l'utiliser pour construire d'autres fortifications.

L'Ukraine peut-elle perdre cette guerre ?

Non, je ne pense pas, mais si on gèle les choses, cela recommencera plus tard. Cette guerre, il faut la finir pas seulement par les moyens militaires, la pression diplomatique et ce ne sera possible qu'avec la participation de l'Union européenne, des États-Unis, de l'Angleterre, du Japon, de tous les pays démocratiques.

Quel message voulez-vous adresser aux occidentaux ?

Il y a aussi une guerre qui se joue sur un troisième niveau, géopolitique, celle de la Corée du Nord, de l'Iran et de la Russie contre l'Occident, les pays européens, les États-Unis, les États qui défendent les valeurs démocratiques. Si l'Ukraine perd la guerre, ces trois pays domineront le monde et je ne pense pas que cela soit acceptable au XXI^e siècle. Si l'Ukraine perd la guerre, elle n'existera plus, son territoire deviendra celui de la fédération russe et l'Union européenne se retrouvera avec ce voisin très dangereux à sa frontière. Parce qu'aujourd'hui des politiciens russes parlent au parlement d'occupation des pays baltes. Vladimir Poutine n'arrêtera jamais son agression, elle se poursuivra jusqu'à sa mort.

**Propos recueillis
par Manuel Cudel**



France

La guerre n'aura ni sa haine ni son humour

L'écrivain ukrainien Andreï Kourkov, né en Russie, poursuit sa chronique du chaos post-soviétique. Son dernier polar éclaire l'actualité de façon sidérante. Écrire, malgré la guerre, est pour lui un devoir.

Entretien

La haine que vous disiez éprouver lors de l'invasion russe, en février 2022, vous ronge-t-elle encore ?

Cette haine était nécessaire pour m'adapter, affronter le pire. Mais on ne peut pas vivre longtemps dans un tel état d'esprit. Ma rage ne visait pas seulement l'agresseur russe, mais aussi la politique ukrainienne. J'en voulais à Volodymyr Zelensky de nous avoir bernés avec ses messages quotidiens disant que la guerre n'aurait pas lieu. Il semblait si sincère.

Sûrement en raison de son passé de comédien...

Un mauvais comédien, élu président sur un discours populiste [en 2019]. Mais qui s'est avéré un bon chef d'État quand la guerre a éclaté, efficace pour mobiliser son peuple et défendre sa cause à l'étranger. Et quel symbole ! Un jeune juif d'origine russophone face au vieil ex-officier du KGB, Vladimir Poutine, qui dit que les Ukrainiens sont antisémites et maltraitent les russophones. C'est la guerre de l'avenir contre le passé. Et l'avenir ne peut pas perdre.

La solidarité ukrainienne résiste-t-elle au temps ?

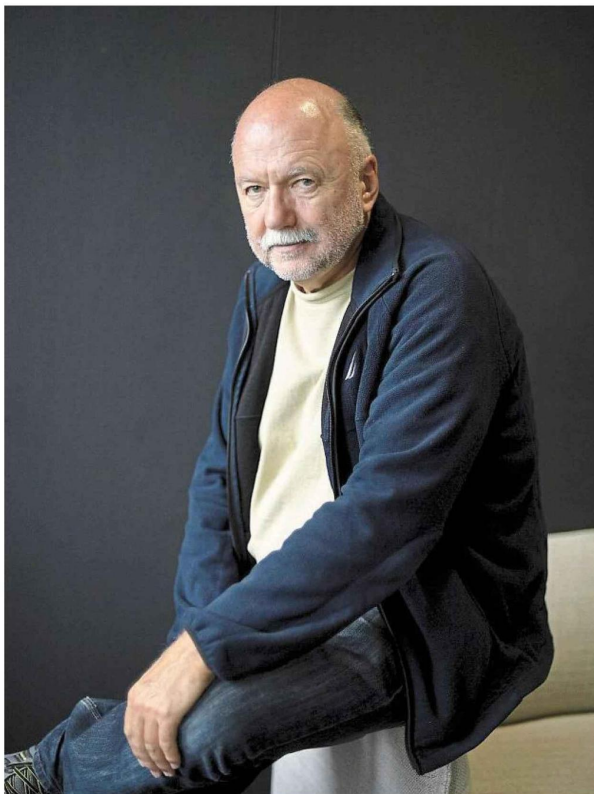
L'unité est moins évidente ; la solidarité moins forte. On voit émerger des conflits entre des bénévoles épuisés. Les plus engagés, les héros qui ont galvanisé la population au début de la guerre, ont disparu. Ils sont morts, blessés... Mais 80 % des Ukrainiens disent qu'il faut se battre jusqu'à la libération du pays.

L'armée peine aussi à recruter...

Pas en campagne. Défendre le pays y reste perçu comme une question d'honneur pour les familles. C'est plus compliqué en ville, où les hipsters de 20-30 ans rechignent à rejoindre l'armée. Beaucoup ne vivent pas à l'adresse indiquée sur leurs documents officiels et le Centre de mobilisation multiplie les contrôles dans les rues : des vidéos montrant la traque de ces jeunes tournent sur les réseaux sociaux. Cela crée une atmosphère désastreuse dans la société. Le Parlement s'apprête à réformer ce système de recrutement trop soviétique, d'un autre temps. Il faut introduire une mobilisation électronique, qui permettrait de contacter facilement les intéressés.

Qu'en est-il de vos enfants ?

De nationalité britannique par mon épouse, ils ne sont pas mobilisables. Ils auraient voulu s'engager, nous les avons convaincus de renoncer et de se tourner vers l'humanitaire : ils sont jeunes, pas préparés du tout. Notre fils de 24 ans travaille auprès d'orphelins ; son frère de 20 ans distribue de la nourriture aux personnes âgées. Leur sœur de 26 ans était sur les barricades pendant la révolution pro-euro-



Andrei Kourkov : « La guerre érige un rideau de fer entre l'Ukraine et la Russie. »

[PHOTO : MARG OLLIVIER, OUEST-FRANCE]

péenne de Maïdan [2014], puis elle est partie travailler en Angleterre. Après l'invasion, elle a tout quitté pour nous rejoindre à Kiev.

Vous auriez pu tous vous exiler...

Impensable. J'avais le devoir de rester. De soutenir la société, d'expliquer l'Histoire pour aider à comprendre ce qu'il se passe.

Votre polar historique, *Le cœur de Kiev*, se trace en 1919. Plus actuel qu'il n'y paraît ?

Nous vivons encore une fois une agression bolchevique. Comme durant cette guerre [gagnée par l'Union soviétique en 1921], ce sont les mêmes méthodes, la même violence, les mêmes pillages. Des soldats russes volent des machines à laver pour les envoyer à leur famille, comme ceux de l'Armée rouge, en 1919, pillaient des meubles. Les bolcheviques obligeaient chaque famille à payer un « impôt de linge », en donnant draps ou vêtements aux soldats qui n'avaient rien.

La réalité dépasse la fiction...

Oui. Je pensais avoir une imagination débordante, mais je suis dépassé par la violence de la guerre.

Met-elle en lumière les différences culturelles entre deux peuples ?

Les Ukrainiens ont toujours été des anarchistes, qui osent pousser la création très loin. Après la guerre, en 1921, l'Ukraine est devenue une république soviétique : écrivains et musiciens, communistes compris, rêvaient d'une révolution culturelle. Ils ont créé des œuvres très expérimentales, plus vivantes que la culture russe. À la fin des années 1930, tous avaient disparu, fusillés. Leur liberté dérangeait.

L'Ukraine en guerre a besoin, dites-vous, de culture autant que de nourriture...

La culture est essentielle, elle constitue l'identité nationale. Sans elle, on perd nos attaches, on arrête de défendre notre territoire.

Et les théâtres affichent complet ?

Les gens sortaient moins avant la guerre ! Depuis l'invasion, deux nouveaux théâtres et trois librairies ont ouvert à Kiev. Pendant les raids aériens, tout s'arrête. Mais dès que l'alerte cesse, les pièces reprennent où elles s'étaient arrêtées. La vie continue. Pour montrer aux Russes notre résistance, mais aussi pour échapper à la réalité. Ceci étant, le répertoire a changé : impossible d'échapper à des pièces sur la guerre.

Sans censure ?

Il n'y a pas de censure par le pouvoir, mais beaucoup d'écrivains considèrent qu'ils ne doivent écrire que des essais, des journaux, des non-fictions patriotiques. Ils développent une intolérance totale au débat. J'ai participé dernièrement à une rencontre avec une journaliste russo-américaine, cela m'a valu des milliers de messages de haine...

De quoi redouter l'après-guerre ?

La guerre érige un rideau de fer entre l'Ukraine et la Russie. Il n'y aura pas de réconciliation possible avant vingt ou trente ans.

Le traumatisme est-il déjà palpable ?

La structure sociale de notre pays est détruite. Les divorces et les violences au sein des familles ont nettement augmenté. Des milliers de vétérans handicapés et traumatisés reviennent du front sans trouver l'aide psychologique suffisante.

Cette guerre vous a-t-elle changé ?

Bien sûr. Ma vie a changé et j'ai compris que rien ne vaut celle de mes proches. J'ai perdu l'assurance de la stabilité, la possibilité de programmer mon avenir.

Mais pas cet humour noir qui pimente tous vos livres ?

J'ai perdu mon sens de l'humour deux fois. Pendant la révolution de Maïdan, en 2014. Puis lors de l'invasion russe. Cette fois, j'ai eu peur de le perdre à jamais. Je l'ai retrouvé, mais il est moins marqué qu'avant, plein d'ombres. Un peu plus triste.

Propos recueillis par
Cécile RÉTO.

Repères

1961. Naît à Leningrad, actuelle Saint-Petersbourg, en Russie.

1962. Sa famille s'installe à Kiev.

1980. Refuse d'intégrer le KGB durant son service militaire. Est envoyé à Odessa comme gardien de prison, où il commence à écrire des contes jeunesse.

2000. Parution en français du *Pingouin*, premier grand succès à l'étranger de ce polyglotte : il parle six langues, rêve d'apprendre le lituanien et le turc « quand Erdogan ne sera plus là »...

2004. Prend part à la révolution orange, pro-européenne.

2014. Écrit le *Journal de Maïdan*, chronique de la révolution de l'Euro-maidan. En février 2022, publie le *Journal d'une invasion* (les Éditions Noir sur Blanc).

Octobre 2023. Publie *Le cœur de Kiev* (éditions Liana Levi, 352 p., 22 €), suite de *L'Oreille de Kiev* (2022). Un polar historique dans une Ukraine sous diktat bolchevique, en 1919.

Andreï Kourkov : "Les hipsters ukrainiens ne veulent pas rejoindre l'armée"

L'écrivain ukrainien le plus célèbre dans le monde raconte les tensions que la guerre qui s'éternise a fait naître dans son pays, qui, assure-t-il, "ne peut pas perdre", car il représente un enjeu trop important pour l'Occident.



"Si l'Ukraine perd, la Russie, l'Iran et la Corée du Nord triompheront et affirmeront qu'elles ont gagné une guerre contre les Etats-Unis et l'Union européenne", confie Andreï Kourkov.

JOEL SAGET / AFP

est une ode romanesque à sa ville de toujours, ou presque. Avec le savoureux *Coeur de Kiev**, Andreï Kourkov, l'écrivain ukrainien le plus célèbre dans le monde, poursuit les aventures feuilletonesques de Samson Koletchko, privé d'une oreille par un sabre cosaque et enrôlé, en 1919, dans la police, alors que la capitale de l'éphémère Ukraine indépendante est envahie par les bolcheviques. Dans ce deuxième tome, la terreur imposée par la Tcheka, cette police politique, se fait plus pressante.

Andreï Kourkov a achevé l'écriture du *Coeur de Kiev* quelques semaines avant l'attaque russe, le 24 février 2022. L'histoire se répète de manière troublante. Après l'invasion, l'écrivain, porte-parole hyperactif de la résistance ukrainienne, en dépit de ses origines russes, a longtemps été incapable de se remettre à la fiction. Mais, cet été, il a pu enfin avancer sur un troisième tome à venir des aventures de Samson, l'objectif étant de poursuivre la saga jusqu'à 1921, année qui a définitivement sonné le glas des rêves d'indépendance d'une Ukraine sous le joug soviétique.

De passage à Paris, Andreï Kourkov confie à L'Express les tensions, les difficultés psychologiques et la "radicalisation" qu'il a vu apparaître dans son pays, alors que Vladimir Poutine semble prêt à une guerre longue. Mais il se dit aussi confiant à long terme, estimant que l'Ukraine est devenue aux yeux de l'Occident un enjeu bien trop important pour que ses dirigeants même

un Donald Trump revenant à la Maison-Blanche ne l'abandonnent. Entretien.

L'Express : Votre roman se déroule en 1919. Pourquoi cette période, méconnue même d'une partie des Ukrainiens, est-elle si importante ?

Andreï Kourkov : Un an après la révolution d'Octobre, en 1917, l'Ukraine a annoncé son indépendance sur la place Sainte-Sophie de Kiev où j'habite, d'ailleurs. C'est une histoire tragique, car il y a eu alors six armées qui se sont battues sur le territoire ukrainien entre 1918 et 1921 : trois armées ukrainiennes, les Polonais, les Allemands et, bien sûr, les bolcheviques. L'Ukraine a eu une vraie chance de devenir indépendante à ce moment-là, mais les forces politiques ukrainiennes étaient divisées, et se sont combattues entre elles.

Il y a d'ailleurs de nombreux parallèles entre cette période et aujourd'hui. Les Russes actuels essaient non seulement de reprendre l'Ukraine avec la même violence qu'entre 1918 et 1921, mais avec les mêmes plans. En 1918, l'attaque contre Kiev des bolcheviques du général Mouraviov est arrivée par mêmes localités, Boutcha et Sviatouchine, que le 24 février 2022. Les mêmes rues ont été bombardées, avec notamment la rue Volodymyrska, où se trouve l'ancien siège de la Rada, le parlement indépendant, créé en 1917. A tel point que les Kiéviens ont plaisanté en disant que les Russes utilisaient les mêmes cartes qu'en 1918. [Rires.]

Comment expliquez-vous cette obsession de la Russie pour l'Ukraine ?

C'est une haine ancienne, la continuation de la guerre commencée par Pierre le Grand, en 1709, à Poltava. L'hetman des Cosaques d'Ukraine Ivan Mazeppa a soutenu les Suédois du roi Charles XII, et perdu cette bataille, il a dû partir se cacher en Bessarabie. C'est comme ça que l'Ukraine a été reprise. Mais la fin de l'indépendance date déjà de 1654, avec le traité de Pereïaslav, quand l'hetman Bogdan Khmelnytsky s'est entendu avec le tsar Alexis I pour que l'armée russe soutienne l'Ukraine dans la guerre contre la Pologne. Depuis, cette idée de contrôler l'Ukraine est omniprésente en Russie.

Mais la littérature a aussi contribué à l'obsession russe pour l'Ukraine. Les contes ukrainiens de Gogol, né à Poltava, ont créé, parmi les aristocrates de Saint-Petersbourg, une mode folklorique pour les serveurs, les domestiques ou quiconque pouvant chanter en ukrainien. Après la Seconde Guerre mondiale, Staline avait l'habitude, quand il y avait beaucoup de vent, de demander à Khrouchtchev, un Ukrainien ethnique, de chanter et danser sur des airs folkloriques ukrainiens. Je crois que c'est une des raisons pour lesquelles Khrouchtchev détestait Staline. [Rires.]

Vous vous définissez comme un "tribun pour l'Ukraine"...

C'est ma mission. Mais, en ce moment, je suis détesté par une partie des intellectuels ukrainiens. Comme je suis russophone et Russe ethnique, ils pensent que je partage une vision russe des événements actuels. Hier, sur Facebook, des personnes ont même voulu me "canceller", car je dois enseigner deux mois à l'université Columbia, à New York, sur la littérature et la politique ukrainiennes. Je vais bien sûr parler de la littérature en ukrainien, mais aussi d'auteurs russophones, comme d'écrivains tatars de Crimée. Cela a suffi pour créer un scandale. On me reproche aussi d'avoir récemment débattu avec l'écrivaine et journaliste [russo-américaine] Masha Gessen, qui, malgré son opposition à Poutine, est boycottée par des auteurs ukrainiens simplement du fait de ses origines russes. Ces gens ont décidé que quiconque parle avec des Russes, même exilés, est un traître.

Est-ce le symbole d'une montée des tensions au sein de la société ukrainienne ?

La société civile s'est radicalisée. Les gens sont devenus très militants. En Ukraine, il y a aujourd'hui plus de violence, plus de divorces, car les gens sont traumatisés. Ils ne voient pas comment on pourra en finir avec cette guerre. La Russie va continuer

à bombarder l'Ukraine. Aujourd'hui, l'atmosphère dans la rue est normale, mais, dans les discussions, un seul mot peut provoquer des tensions immenses.

" Les Russes restent passifs, fatalistes. Ils acceptent tout ça...
Vous ne voyez pas de fin proche à ce conflit ?

Jusqu'à la mort de Poutine, cette guerre ne finira pas. Après lui, il y aura une bataille au sein du Kremlin entre les différents groupes au pouvoir : militaires, FSB, oligarques... Tout dépendra de qui l'emportera. La Russie a besoin de plus en plus d'argent pour poursuivre son agression, et va couper les aides sociales. Mais les Russes restent passifs, fatalistes. Ils acceptent tout ça. Pour eux, quand des soldats russes sont tués en Ukraine, ce sont des héros ayant défendu la patrie. Il y a beaucoup de vidéos sur YouTube avec des mères qui ont perdu leur fils en Ukraine, mais qui se disent fières que leur enfant soit mort pour la patrie. Il n'y a aucune opposition, aucun mouvement contre cette guerre, même parmi ceux qui ont quitté le pays pour ne pas être mobilisés. Sans engagement en ce sens de la population russe, je ne vois pas comment les choses peuvent changer.

Vous rejoignez donc les analystes qui estiment que Poutine a tout intérêt à une guerre longue, ce qui lui permet de contrôler sa population ?

Oui. Un général russe a publiquement dit que la Russie possédait 40 millions d'hommes en réserve, alors que l'Ukraine n'en avait que 4 millions. Mais c'est une guerre qui se joue sur trois niveaux. Le premier, c'est le territoire ukrainien. Le deuxième, c'est l'identité ukrainienne, que la Russie veut éradiquer, mais qui pousse mes compatriotes à défendre notre pays. Enfin, il y a le niveau géopolitique. C'est une guerre des régimes autoritaires comme la Russie, l'Iran ou la Corée du Nord contre la civilisation occidentale et les valeurs démocratiques. De ce fait, nous ne pouvons pas perdre. Car, si l'Ukraine perd cette guerre, la Russie, l'Iran et la Corée du Nord triompheront, et affirmeront qu'elles ont gagné une guerre contre les Etats-Unis et l'Union européenne. Je pense que les politiciens, ici comme aux Etats-Unis, comprennent quand même les conséquences d'un tel scénario.

Mais ne ressentez-vous pas une lassitude du côté occidental ?

J'ai parlé avec des responsables américains et anglais. Ils se disent prêts à poursuivre l'aide militaire à l'Ukraine, car ils savent bien qu'on ne peut pas négocier avec Poutine, qui dit une chose et fait son contraire. Par ailleurs, il est clair que Poutine ne sera d'accord pour négocier que si l'Ukraine accepte de perdre les territoires occupés, tout comme l'annexion de la Crimée. Or 80 % des Ukrainiens ne sont pas prêts à cela. Ils veulent une libération de tous les territoires occupés par la Russie.

En France, Nicolas Sarkozy a fait polémique en appelant à négocier avec Poutine, tout en plaidant pour une Ukraine "neutre"...

Si les pays occidentaux avaient réagi en 2008 au moment de la guerre en Géorgie, ou en 2014, à l'annexion de la Crimée, il n'y aurait pas la guerre aujourd'hui. Cette invasion russe a été rendue possible par l'absence de réactions, à l'époque, de Nicolas Sarkozy, d'Angela Merkel ou de Barack Obama.

" Les hipsters ne veulent pas partir au front

Vous avez écrit sur la mobilisation en Ukraine. Alors que les pertes humaines de la contre-offensive semblent lourdes, des officiers de recrutement peuvent se saisir de jeunes hommes dans les villes...

C'est un sujet de tension. Un certain pourcentage d'hommes ne veut pas être mobilisé. Des milliers d'Ukrainiens sont également partis, illégalement ou presque, pour échapper au front. Mais je pense qu'il y a beaucoup plus de personnes qui

sont prêtes à rejoindre l'armée si elles sont mobilisées. Dans les zones rurales, les gens ne se cachent pas de l'armée. Ils sont prêts à y aller s'ils sont appelés. En revanche, les hipsters et les jeunes gens modernes des villes ne veulent pas changer de style de vie. Aujourd'hui, les cafés et les bars sont pleins sans arrêt. Pour une partie de la population jeune, la vie n'a pas changé malgré la guerre. Cela alimente aussi un marché illégal, avec des trafiquants qui font traverser la frontière. C'est presque devenu une industrie.

Le député Georgiy Mazurashu, du parti Serviteur du peuple, a proposé que les jeunes Ukrainiens ne voulant pas aller au front puissent travailler pour des entreprises liées à la défense nationale. Qu'en pensez-vous ?

C'est un bon projet de loi, qui donnerait un vrai choix. Je ne sais pas s'il va être voté, pour l'instant, c'est du 50/50. Mais je crois que les gens réalisent les conséquences si on ne change rien. L'appel de force pour mobiliser ne fonctionne plus, car l'Ukraine est un pays qui s'est habitué à la démocratie.

La contre-offensive semble compliquée, même si elle permet de gagner un peu de terrain...

De nombreux soldats ukrainiens ont été blessés ou tués pour de petits gains. Mais je reste optimiste. L'armée ukrainienne va essayer de libérer un maximum de territoires jusqu'à l'hiver. Et, après, on pourra faire un bilan. Sur le front nord, cela semble compliqué pour libérer beaucoup de terrain. Mais si, dans le Sud, les forces ukrainiennes réussissent à couper le chemin russe entre le Donbass et la Crimée, cela serait suffisant pour marquer un tournant fort dans cette guerre.

Des élections présidentielle et parlementaire sont prévues en 2024. La vie démocratique doit-elle se poursuivre en dépit de la guerre ?

Ce serait une erreur de maintenir ces élections. On ne peut pas avoir de tels scrutins pendant la guerre. Comment les soldats sur le front pourront-ils voter ? Les blessés ? Et les 8 millions d'Ukrainiens réfugiés en Europe ? S'ils ne peuvent participer, ces élections ne seront pas légitimes.

Pendant la guerre, il faut comprendre les limites de la démocratie. L'Ukraine reste un pays libre. Je peux dire ce que je pense, ici comme dans mon pays. Des gens ne sont pas d'accord avec moi, mais j'utilise mon droit. Le plus important, c'est qu'il n'y ait pas de dictature militaire et de censure individuelle. Mais les élections ne sont pas nécessaires pendant la guerre. Elles arrêteront les activités essentielles, avec un changement de personnel dans les ministères. On a déjà une situation compliquée au ministère de la Défense, après la démission de Reznikov et l'installation de Roustem Oumerov. Il doit apprendre beaucoup de choses avant de pouvoir fonctionner de manière efficace.

Le président Zelensky conserve-t-il sa popularité ?

Il est bien meilleur en tant que président en temps de guerre qu'en temps de paix. Une majorité d'Ukrainiens le soutient toujours, mais ce n'est plus la même majorité qu'au moment de son élection. Beaucoup de prorusses ont voté pour Zelensky, car c'est un russophone du Sud. Pendant la campagne électorale, il a assuré qu'il trouverait une langue commune avec Poutine et éviterait un conflit, sans quoi il démissionnerait. Il a ainsi été soutenu par les habitants des régions russophones du Sud et du Donbass. Après le début de la guerre, ces personnes ont bien sûr arrêté de le soutenir, mais il a gagné l'estime des électeurs plus patriotes et proeuropéens.

" Un homme du KGB comme Poutine sait hélas se défendre

La Pologne a annoncé vouloir cesser de livrer des armes à l'Ukraine. Zelensky s'est-il montré maladroit en évoquant certains pays "feignant la solidarité avec l'Ukraine en soutenant indirectement la Russie" ?

Zelensky subit une pression incroyable, et parfois il se comporte de manière trop émotionnelle, non politiquement correcte. Au Royaume-Uni, il a causé une crise diplomatique, Ben Wallace, alors ministre de la Défense, estimant que l'Ukraine manquait de "gratitude". L'ambassadeur ukrainien à Londres a critiqué le "sarcasme" de Zelensky et a dû démissionner, et n'a toujours pas de successeur. Mais cela correspond aussi à la nature de Zelensky. Déjà, avant la guerre, il s'est parfois comporté de façon insolente.

Craignez-vous la prochaine élection présidentielle américaine, et une éventuelle victoire de Donald Trump qui pourrait remettre en question le soutien à l'Ukraine ?

Je ne pense pas que cela soit un vrai danger. D'abord, parce que la politique étrangère aux Etats-Unis ne dépend pas du seul président. Ensuite, parce que les aides militaires pour l'Ukraine prennent la forme de commandes en munitions et en armement pour l'industrie américaine. Celle-ci travaille aujourd'hui vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et gagne beaucoup d'argent. Je ne peux pas imaginer que Trump soit capable d'arrêter ça, car le lobby militaire est bien plus fort que lui.

Vous restez malgré tout optimiste ?

La situation est grave. Les Ukrainiens ne savent pas comment cette guerre va finir, et ils ne peuvent pas programmer leur existence, se projeter l'année prochaine. Comme moi, ils sont connectés heure par heure et passent plus de temps à suivre les nouvelles du front qu'à faire quelque chose pour eux-mêmes, pour leur famille ou pour leur avenir. Après la guerre, l'Ukraine aura besoin de beaucoup de psychologues et de professionnels de la santé mentale.

Du côté de la Russie, il n'y a rien à attendre, si ce n'est un possible coup d'Etat. Mais un homme du KGB comme Poutine sait, hélas, se défendre.

* Le Coeur de Kiev, par Andreï Kourkov, trad. du russe (Ukraine) par Paul Lequesne. Liana Levi, 350 p., 22 €. Parution le 5 octobre.